

« La Beauté sauvera le monde »

Dostoïevski

« La beauté sauvera le monde »

C'est en lisant cette affirmation ou plutôt ce testament de Dostoïevski que mon esprit s'est mis à voyager. Comment l'auteur de « *La maison des morts* », ce terrible récit qui relate l'emprisonnement du célèbre romancier russe dans un bagne de Sibérie où il resta enfermé de longues années après avoir été gracié in extremis sur les lieux de son exécution ; comment cet homme atteint de crises d'épilepsie, malmené par un père violent et tyrannique, ayant vu plus tard mourir sa fille, comment Dostoïevski ruiné par la passion du jeu, a-t-il trouvé dans les humiliations, dans la souffrance, dans la misère un sens à la vie.

En même temps que ces réflexions agitaient ma pensée, un complice du destin m'offrit le dernier livre de Boris Cyrulnik intitulé : « *De chair et d'âme* ». Pour ce neuropsychiatre, les « chemins de vie » passent par une crête étroite entre toutes les formes de notre vulnérabilité, entre le bonheur et la tristesse, entre le plaisir et la souffrance, entre le noir et le blanc, puis-je ajouter entre le bien et le mal, le beau et le laid.

L'auteur démontre surtout que l'on peut découvrir en soi les moyens qui permettent de surmonter les aléas de la vie et d'aller de l'avant, tout en gardant la mémoire de ses blessures. Dans ces conditions ne pourrait-on pas aller à la rencontre d'une « émotion esthétique salvatrice », d'un désir de beauté pour oser affirmer, comme Dostoïevski que « la beauté sauvera le monde » ?

Mais ce postulat n'est pas simple et il nous faut surtout délimiter un sujet tentaculaire ?

Car la beauté offre mille visages.

Pour les philosophes c'est une catégorie de la pensée humaine avec le vrai, le juste, le bien.

Pour la psychologie, le beau est une expérience première et une expérience vitale.

Où est la vraie beauté : est-elle visible ou secrète, est-elle la même dans tous les temps, dans toute les civilisations ou dans toutes les consciences ?

A quoi sert-elle ? Ne serait-elle pas plutôt ornementale ou facultative ? Notre rituel dit lui-même : « Que le beauté l'orne ! ». Serait-ce donc un accessoire ornemental ?

Quoiqu'il en soit, pour nous sa place est **au centre du Temple**, à côté de la force et de la sagesse, marquant les angles limite de l'espace sacré autour duquel nous poursuivons notre circumambulation initiatique.

En quoi la Beauté concerne-t-elle un Franc-maçon ?

I – première partie : Les paradoxes de la beauté /la Beauté des apparences/Les apparences de la Beauté

Il existe une beauté des apparences à laquelle nous sommes sensible mais elle dépend des modes, du hasard, des cultures, des individus. Les beaux objets ne font guère l'unanimité. On pourrait souvent classer la beauté au rang des futilités, des vanity-schow ou des salons de beauté.

La beauté reste aussi trop souvent un leurre. On se souvient de Don Juan et de la beauté du Diable ; on songe aussi à Narcisse amoureux de sa propre image dans laquelle il se noie. Les massacres et le désastre de la guerre de Troie ne sont-ils pas dûs aux rivalités engendrées par les charmes d'une femme : la Belle Hélène

Faut-il croire comme le disait Stendhal que la « La beauté n'est que la promesse du bonheur » et que parfois elle devient source de malheur ?

Citons la première strophe de l'Hymne à la beauté de Baudelaire, (Spleen et idéal)

«Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme

O Beauté ? Ton regard infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin. »

Mais il ne s'agit pas non plus de contempler un « astre inaccessible suspendu dans un ciel idéal ». Ni de plonger dans un état de délectation entre initié pour échanger de « beaux sentiments » en écoutant la charme discret d'un récital privé réservé à une élite.

Ne nous payons pas de mots ! Comment oublier avec quelques roucoulades les difficultés de l'homme moderne déboussolé au cœur de cette civilisation urbaine aux miroitements techniques qui l'attirent vers des illusions virtuelles en même temps qu'elle l'éloigne de la beauté de la nature.

Égarée au milieu de la Grande Ville la conscience humaine est constamment assaillie par la laideur, la peur, la fascination du mal. En proie à la violence, à l'injustice, à la maladie, aux menaces planétaires, avons-nous sérieusement le temps et l'esprit de nous congratuler autour d'un thème à première vue dérisoire, subjectif, qui nous donne l'air de nous réfugier entre la politique de l'autruche et la méthode Coué.

Ne serait-il pas plus sérieux de parler du mal, de la souffrance, des drames ? La grisaille, la perversion, l'horreur se vendent bien et inspirent avec succès la littérature, les œuvres d'art, le cinéma, la presse... J'ai pu constater moi-même que les écoles de la guerre sont beaucoup plus faciles à défendre que les écoles de la paix.

Je sais, nous savons la misère du monde : j'ai vu de près comment la désespérance des enfants ou des adolescents élevés dans des quartiers sordides peut les conduire parfois à la révolte, à la violence, à la destruction ; j'ai vu les vies souillées par les guerres, les déportations, les génocides ; j'ai croisé les regards et les paroles de ceux qui restent de longs jours derrière la laideur des murs des prisons dans des conditions trop souvent humiliantes et indignes ; j'ai mesuré la déchirure hideuse de la chair torturée par la souffrance des malades et les tourments de l'âme humaine qui voit soudain ses jours et ses nuits basculer en enfer.

Mais est-ce vraiment dans cette contemplation négative et hypnotique que nous pouvons trouver **la force et la sagesse** de nous rendre utile, de nous engager, de nous battre pour défendre les Droits Humains.

Voilà comment, en ce beau mois de mai vénétré par les poètes, les peintres, les amoureux, comme la temps de l'éternel retour, de la liberté, du soleil, pourtant j'ai décidé de faire une cure de lumière en me plongeant au creux de la beauté comme on se plonge dans les eaux d'une source encore innocente. J'ai décidé de m'offrir, de nous offrir une hymne à la chance inouïe que nous avons de vivre, en captant l'éclat de ce qui nous est offert chaque jour à travers nos sens, à travers nos cœurs, à travers nos consciences : car la beauté est tour à tour sensation, émotion et enfin idéal.

Mais il ne suffit pas de rester la bouche en cœur en prétendant que le Beau est beau, il nous faut maintenant rechercher en quoi la beauté est une **véritable Valeur maçonnique** au même titre que le sont **la force ou la sagesse**.

2^{ème} partie : Les vertus de la Beauté

Il me semble que la Beauté apparaît souvent de manière désintéressée, dans les moments quotidiens les plus courants, dans le monde tel qu'il est. Le beau ne sert à rien, il s'impose sans qu'on puisse le démontrer. N'importe quel homme de n'importe quelle culture peut le reconnaître, l'affirmer, et vouloir le partager. On se heurte alors aux objections de la variété des beaux objets. Pourtant on peut, dans toute les langues, s'écrier : « Que c'est beau ! »

« Que c'est beau ! » lorsqu'un rayon de lumière vient jouer à travers les branches d'un arbre, lorsqu'on voit jaillir l'arc en ciel après l'orage, lorsque chante un ruisseau.

Ce qui nous touche alors, c'est la singularité de l'instant, de l'être, de l'objet. Une pierre, une fleur, un oiseau, la main d'un enfant sont uniques et l'instant où ils nous émerveillent est unique lui aussi.

Chaque créature n'a pour mission que de se réaliser dans sa plénitude. Nous ne demandons rien d'autre à la rose que de s'accomplir en temps que rose : elle croît, s'épanouit, parfume, puis elle décline avant de retourner à la terre pour renaître en une autre rose. C'est en cela que nous la trouvons belle. Or, cette singularité qui concerne tout ce qui nous entoure, nous ne la percevons

que si nous avons gardé une sorte d'innocence, de naïveté, de tendresse, d'humilité. Il arrive que les difficultés de la vie émoussent cette faculté d'émerveillement : nous devons alors **refaire nos premiers pas** pour retrouver un regard d'enfant devant le premier matin du monde qui renaît chaque jour. Un jour, l'un de mes petits enfants m'a guidé sur le chemin : nous nous promenions ensemble dans un jardin et à chaque instant, à chaque pas il pointait son doigt vers une fleur, vers un papillon, vers un oiseau et me disait : « Tu as vu Mimi, c'est beau ! ».

C'est vrai que la vie n'est pourtant pas grand-chose : ce n'est que la rencontre fortuite de quelques éléments chimiques qui ont fait naître un épiphénomène, une sorte de « moisissure » croissant à la surface d'une petite planète bleue perdue au milieu d'un océan de galaxies. Mais c'est aussi ce hasard ou cette complexité qui ont créé de l'esprit, de l'imagination, de la conscience et la vie a perpétré les lois de transmission en même temps que nous la trouvions encore plus belle.

Je n'ai gardé en mémoire qu'une citation de Karl Marx qui a prétendu que si nous étions attentifs nous entendrions pousser le brin d'herbe. A lire les astrophysiciens et en particulier Tri Xuan Tuan, le cosmos est vibrant lui aussi et laisse entendre à ceux qui patiemment l'écoutent, une **mélodie secrète**. Je me souviens avoir été très émue de découvrir un jour que des chercheurs avaient découvert que les champs de granit émettent eux aussi les sons de leur longue et lente transformation. L'herbe, l'étoile, le granit sont beaux parce qu'ils vibrent, vivent et se transforment comme nous. Chaque particule, chaque grain de poussière est riche de l'héritage du passé et des promesses du futur. Chaque instant est en soi un évènement éternel et en même temps exceptionnel.

« Que la joie soit dans nos coeurs ! »

Car en contemplant l'énigmatique beauté de l'univers, nous éprouvons de la **Joie**. Une joie piquée d'une pointe d'émotion, celle qui accompagne les grands mystères attachés à notre existence. Parfois nous éprouvons un pincement au cœur ; il nous arrive d'avoir des larmes aux yeux, des frissons, des battements de cœur, et même des moments d'extase. Pourquoi ?

Dans ces moments de plénitude nul ne peut retenir ni le temps, ni la beauté qui glissent entre nos doigts ; et les clichés qui tentent fébrilement de fixer l'enfance, les cimes enneigées ou un baiser d'amour sont loin de les remplacer.

« Que l'amour règne parmi les hommes ! »

Au sentiment d'éternité, se mêle le goût de l'éphémère, au miracle de la vie se mêle la fatalité inexorable de la mort. Ainsi la beauté contient-elle dans sa simplicité insaisissable, le **tragi**que de l'existence humaine sauf si notre sens du sacré ne nous conduit à voir la vie comme une **grande chaîne d'union** dont les liens et les transformations nous apportent la vision réconfortante d'une reliance de tout l'univers.

« **Il n'y a qu'un seul amour, celui des vivants et celui des morts.** Nous sommes entre **l'alpha et l'oméga** »

Les philosophes de l'Antiquité considéraient que le sacré se trouvait lié à la beauté. Au troisième siècle, Plotin, héritier du néoplatonisme, ne nie pas qu'une pierre ou un arbre puissent être beaux, mais pour lui, ils ne le sont que dans la mesure où ils sont sculptés par **la Lumière**. Pour lui c'est la lumière, manifestation du divin, qui donne forme et beauté au monde et l'artiste habité d'une parcelle de lumière, organise et concilie les détails d'une réalité chaotique qu'il transforme, en se référant à une forme intérieure, à un modèle idéal inscrit dans les profondeurs de son être. Le beau n'est pas dans une forme déterminé à l'avance mais il naît en même temps que toute participation humaine à la création.

Il ne serait donc pas en dehors de nous : à l'instar du juste ou du vrai, il serait inscrit dans la nature humaine ? Or c'est très curieusement, ce que démontre aujourd'hui certains chercheurs et parmi eux le neurobiologiste Damasio.

La beauté serait donc gravée dans l'ontologie de l'être et l'homme la porterait comme un désir, comme une mission, comme **sa participation à la création** ? Dans cette perspective, on peut envisager que **la créativité sous toutes ses formes concourt à l'unité du monde**. La beauté induit un mode de connaissance, de reconnaissance et l'artiste, le poète, le jardinier, l'artisan, l'enfant en **le recréant, en le récréant, donnent un sens au monde**.

L'expérience du beau devient alors un **exercice spirituel nécessaire**, un lieu de ressourcement. Il implique l'initiation de l'être en vue d'une quête de sa perfection intérieure : « Reviens en toi-même et regardes : si tu ne vois pas encore la beauté en toi, fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle ; il enlève une partie, il gratte, il polit, il essuie, jusqu'à ce qu'il dégage de belles lignes dans le marbre (...) et ne cesse pas de sculpter ta propre statue.» (Ennéades, de Plotin)

Voir, entendre, humer, goûter caresser recevoir et de surcroît nous émouvoir tout en accueillant la beauté. Recueillir en chaque instant ce qu'il contient d'unique, de miraculeux, d'éphémère. Devenir, comme le dit étonnamment Laozi l'un des ancêtres du Taoïsme : devenir « le ravin du monde », avec le risque de laisser aller à être heureux ou malheureux. Etre comme une cathédrale qui transforme la lumière et la laisse jouer sur la pierre pour en faire une oeuvre d'art. Prendre le temps d'être là pour pouvoir **renvoyer au monde qui nous entoure** cette chaleur, cette lumière intérieur faite d'émerveillement, de curiosité, de reconnaissance. A l'instar de notre souffle qui ne cesse d'aller et de venir, de la naissance à la mort, que la contemplation du monde soit la **source de notre force et de notre sagesse intérieure**.

Voilà pourquoi il nous faut « **habiter poétiquement** » la terre, et lorsque nous nous écrivons « c'est fabuleux, c'est merveilleux, c'est divin ! » nous nous faisons l'écho de la trace inscrite en nous depuis la nuit des temps.

En fait, cette aspiration universelle à la beauté, héritage commun entre tous les hommes, a contribué et contribue, à amplifier le **développement de la conscience**.

La culture ne peut se concevoir sans aspiration au beau, c'est un de nos liens les plus fort avec **l'humanité toute entière**. Dans son ouvrage intitulé : *L'homme ce roseau pensant, essai sur les racines de la nature humaine*, Axel Kahn montre comment « L'art et le sens du beau tissent des liens sociaux essentiels.»

La beauté éprouvée devant un désert de sable, devant une mer limpide, est indépendante de toute éducation esthétique. Notre cerveau est programmé depuis nos lointains ancêtres pour répondre à ces perceptions par une sensation commune de bien-être, de satisfaction apaisante, de plaisir. Ces conditions sont favorables à l'enrichissement du psychisme humain. Elles auraient donc été sélectionnées et auraient permis le développant de la **créativité autour d'émotions partagées** : on comprend alors que ces conditions ont été propices à la cohésion sociale. La perception de la beauté est donc un facteur essentiel de la socialisation. L'émotion esthétique partagée et traduite dans des productions artistique ou créatives, ont généré un **enrichissement de la pensée symbolique** des groupes humains et on permis l'avènement de l'homo faber, de l'homo symbolicus, de l'homo economicus.

« Que la paix règne parmi les hommes ! »

La présence du Beau continue d'agir entre nous comme un **facteur d'harmonie**. Nous éprouvons toujours le besoin d'échanger nos impressions devant les paysages, les jardins, les nuages, mais le beau se glisse aussi dans nos gestes, nos coutumes, nos rituels sociaux. C'est en son nom que nous créons un beau décor, une belle lettre, une belle table, un beau monument, pour partager des émotions avec les autres. Le Beau, comme le religieux ou les mythes fondateurs, contribue aux échanges culturels, spirituels, marchands. Il fabrique de l'émotionnel qui rassemble ; ils fondent des raisons consensuelles pour vivre ensemble ; il exprime la singularité créatrice d'un groupe humain. Il participe au sentiment esthétique et aux artefacts qui le mobilisent.

Mais la beauté est aussi **synonyme de bonté** : car la Bonté est belle. « Je ne reconnaissais en aucun homme d'autres signes de supériorité que la bonté. Là où je la trouve, là est mon foyer » disait Beethoven.

On parle d'ailleurs d'une « **belle action** » devant la générosité, le don de soi, le sacrifice. On parle d'un « **beau geste** », devant un acte juste, responsable, miséricordieux. Cette beauté, empreinte de sagesse, traverse les mythes, les légendes, les contes et parfois derrière une

apparente laideur nous reconnaissions le rayonnement de la vraie beauté qui dépasse l'apparence. Il suffit de regarder les tableaux du peintre Jérôme Bosch ; on y découvre que les monstres sont beaux. La foi de ces hommes leur a fait découvrir que même dans le mal pouvait germer du beau et du bon. Que l'ombre illumine la lumière... C'est l'histoire de Quasimodo, de Shrek, de la Belle et la Bête et je citerai à nouveau Plotin : « Il n'y a pas de beauté plus réelle que la sagesse que l'on voit en quelqu'un. On l'aime, sans égard à son visage qui peut être laid, selon le sens commun. On laisse là toute son apparence extérieure, et l'on recherche sa beauté intérieure qui illumine. »

Il est vrai que toute beauté n'atteint pas la sagesse parfaite mais tout vraie beauté relève de cette essence, et tend vers « **l'harmonie** », une notion qui a l'approbation de tous les sages depuis l'Antiquité. L'harmonie n'est pas uniquement faite des traits qui la composent. On la reconnaît par ce qu'elle répand autour d'elle, favorisant le partage et la communion, dispensant une lumière de bienfaisance qui est par essence la bonté. Ce sont les deux faces inséparables d'une même entité et lorsqu'elles sont garanties l'une par l'autre on est dans « **l'état suprême de la vérité** » comme le dit François Cheng ; il ajoute que cela va dans le « sens de la vie ouverte, celle à laquelle on aspire comme à une chose qui se justifie en soi ».

Cette beauté, dit-il, nous conduit alors vers : « l'état de joie et de liberté, elle permet à la bonté même de dépasser la simple notion de devoir. La beauté est alors la noblesse du bien, le plaisir du bien, la jouissance du bien, le rayonnement même du bien ».

Mais la bonté est aussi don de soi et ce don qui fut souvent choisi par les peintres, les poètes, les musiciens comme centre de leurs œuvres, où elle brille d'une étrange beauté. Le symbole du pélican, la Piéta de Michel Ange, le chant des Partisans.

Pour les disciples de Confucius : « La plus belle vertu est d'être prêt à sauver l'humain. » On sait que beaucoup d'hommes ont donné leur vie pour défendre la liberté, pour défendre la paix, pour défendre leurs Frères.

Pour ma part, je reste sceptique sur les pratiques de la guerre et sur le nombre des morts qu'elle engendre : je ne suis pas attirée par l'héroïsme à tout prix. A l'apologie claironnante des champs de bataille, je préfère le murmure des colombes de la paix. Je rejoins Georges Brassens lorsqu'il chante que l'on peut mourir pour des idées d'accord mais de mort lente.

Cependant, nous ne serions pas ici en pleine liberté, si d'autres n'avaient pas sacrifié leur vie pour défendre toutes les valeurs attachées aux Droits Humains et leurs actes, célébrés par les arts ou gravés dans la mémoire collective, restent beaux de force et de courage.

J'avoue aussi m'être souvent interrogée sur l'extraordinaire résistance des hommes confrontés à la barbarie ; je reste fascinée de voir les visages garder la part de lumière qui sourd de l'âme humaine et transparaît sous des traits fatigués, émaciés. Dans des conditions de vie

épouvantables on voit des femmes qui réussissent à garder leur élégance, leur grâce, leur sourire ; des musiciens composer de nouvelles œuvres ; des poètes célébrer le bonheur et l'amour ; des enfants jouer, forts de cette dignité profonde qui affronte au nom de la vie.

Pouvons-nous alors en revenir à Dostoïevski et croire que dans les pires situations, la beauté surgit envers et contre tout, comme **une rédemption**, en triomphant du mal qui tente de l'anéantir en même temps qu'il cherche à détruire la vie. En examinant de très près ses grossiers compagnons qui lui étaient d'abord apparu comme des bêtes fauves, le prisonnier découvre sous les physionomies les plus sombres, un rayon qui transparaît, les embellit, les réchauffe. C'est l'accoutumance d'un homme jeté dans les ténèbres : il apprend à voir et jouit vivement des pâles clartés reconquises. Au contact de ces natures simples, il apprend à supporter ses maux avec la dignité des pauvres. Il partage avec eux la fraternité, la solidarité, l'humilité, la tolérance. L'auteur avait-il prévu cette transformation morale au début du roman quand il dit dans son récit : « Par les fentes de la palissade on aperçoit un petit coin de ciel, non plus de ce ciel qui est au dessus de la prison, mais d'un autre ciel lointain et libre. »

Conclusion

Mais il me faut conclure et revenir de cette longue randonnée spirituelle. Ce voyage **au cœur du labyrinthe** qu'est le monde de la beauté ne me laisse pas indemne. Ayant franchi le premier piège des apparences superficielles, après m'être échappée de quelques culs-de-sac futiles ou dangereux, j'ai trouvé un chemin qui m'a conduite au Centre, là où je voulais aller. Je voulais aller au cœur de notre Temple, près de l'espace sacré, près de l'axe du monde ; je voulais aller vers les trois piliers qui éclairent les circumambulation de notre chemin.

Ce que j'y ai trouvé c'est l'idée que la beauté est inscrite dans « **la basse continue de chaque être** » et que quoiqu'il arrive elle vibre et sonne comme la **vertu de l'Espérance**.

Ce que j'y ai trouvé, c'est que ce n'est pas uniquement dans la contemplation du monde que l'on peut trouver des raisons de le sauver mais c'est dans une **Foi** inébranlable en la **perfectibilité** de la nature humaine qui secrète en secret la Beauté.

Cela me fait songer encore une fois à la grandeur des cathédrales : elles contiennent la **force et la sagesse** mais si elles nous apportent **la joie, l'amour, la paix**, c'est qu'en plus elles sont belles et que cela nous laissent espérer un lien entre la terre et le ciel, **entre l'équerre et le compas**.